

Portrait d'un paysage (1965). Par un étrange mimétisme le geste du peintre se retrouve dans les rythmes de la nature comme s'il lui imprimait ses propres mouvements.

## REBEYROLLE: LA PEINTURE CONSIDÉRÉE COMME UNE POSSESSION DU MONDE

OSTAUD » est un qualificatif que l'on a souvent accolé au nom de Rebeyrolle; on l'a aussi comparé, non seulement à cause de son physique à la fois majestueux et jovial de bon vivant et de ses goûts de terrien enraciné, à Courbet. Si le Limousin Rebeyrolle a autant de bedaine que le Franc-Comtois il a, sans aucun doute plus de tête et, jusqu'ici, nul ne peut se prévaloir d'avoir fait vaciller cette stature robuste de laboureur apparemment sûr de lui, de sa terre, de ses semailles, des pluies, du vent, de sa femme, de son bas de laine, sûr de la vie. Le manche de sa charrue bien en main il va tout droit; où cela? Dieu merci! il l'ignore, mais il sait qui il est, ce qu'il vaut et pourquoi il ne quittera pas son sillon.

Au plus fort de la vague abstraite, il y a seize et dix-sept ans, Rebeyrolle et quelques autres défendent les droits du réalisme. Du manifeste de « l'Hommetémoin » au Salon des moins de trente ans qui deviendra le Salon des jeunes peintres puis de la Jeune Peinture, ils s'affirment les héritiers d'une tradition qui prend ses sources dans l'observation de la réalité et l'expression d'un humanisme social à la fois vigoureux et sensible. La Ruche, survivance pittoresque au fin fond de Vaugirard, de la vieille bohème, est le quartier général de ces fantassins du réel tous issus du peuple qui, pour certains ne sont pas très éloignés du « réalisme socialiste » prôné par le parti communiste. Une photo célèbre de Doisneau montre, devant l'étonnante rotonde qui fut le pavillon des vins de l'Exposition de 1900, Rebeyrolle et les siens : Simone Dat qu'il épousera, Thompson, Aberlenc, Tisserand, Michel de Gallard, etc.

Entre le sujet et l'anecdote, c'est-àdire entre la réalité et sa réduction, il y a un monde. La réalité, pour le gars d'Eymoutiers, c'est d'abord la terre, les choses et les gens de la terre; mais une terre qui bouge, qui vit, qui souffre et crie sa révolte quand elle a faim, que la sécheresse ou l'orage menacent son



Paysage (1964). « Le balancement entre la construction et la destruction, dit Rebeyrolle, aide à atteindre chaque fois un palier différent. » De grands élans surgissent et viennent s'éteindre en des paquets de pâtes en relief qui explosent comme la sève de la nature en pleine mutation.



Paysage (1964). Le peintre est dans la nature, il participe à ses mouvements, à ses mutations, à ses sensations, à ses phénomènes. « Je m'attache aux choses que je vois, dit-il, parce qu'elles ont une forme qui existe objectivement et qui me passionne. »

existence. Rebeyrolle, fils d'instituteurs, ne voit pas la terre comme la sublime création divine mais comme une belle femelle bien en chair, qu'il aime renifier, caresser, étreindre; son « paganisme » a des relents de sensualité qui ne trompent pas sur l'idée qu'il se fait de la peinture où il voit comme une sorte de possession charnelle. En 1948, recevant une bourse de voyage il déclare : Je vais en profiter pour revenir à Eymoutiers. On ne peut guère comprendre l'évolution du peintre si on l'isole de ses racines, de ses sources, de ses raisons d'être...

En 1950, à vingt-quatre ans, il reçoit le Prix de la Jeune Peinture et le Prix Fénéon, il a le pied à l'étrier; il fait figure, avec son réalisme intransigeant, de chef de file, de porte-drapeau. Il a ses disciples, ses admirateurs. On le regarde, avec sa bonne bouille aux yeux tendres où frisotte parfois une barbe rousse et ses larges épaules, frayer tranquillement, dans la cohue où se bagarrent tachistes, gestuels, informels, abstraits géométriques ou lyriques, une voie

à ses moutons, à ses brebis, à ses coqs et à ses chiens qu'en bon berger il pousse devant lui. Il fait, en 1956, une grande exposition de ses œuvres à la Maison de la Pensée française; une cinquantaine de toiles dont ce troupeau, qui fait ricaner les uns et offusque les autres, occupe la majeure partie. Rebeyrolle n'a pas craint, pour y affirmer ses intentions, de se servir de toutes les recettes du bon vieux naturalisme; la matière joue un rôle capital, lourde et largement creusée elle évoque la terre labourée, rayée de coups de pinceau plus fins elle figure la pluie d'orage tandis que le floconnage imite la laine de l'agneau. Ce sont ces effets de matière qui orienteront ses recherches.

De cette nature surgissent des hommes, et parce qu'ils vivent, qu'ils aiment, qu'ils travaillent, qu'ils se battent, les toiles de Rebeyrolle s'agrandissent. Brusquement, ce conteur d'histoires naturelles limitées aux arpents de sa ferme se transforme en démiurge et trace la vaste épopée des siens; il suscite, avec

une force créatrice exceptionnelle, une série d'événements cahotiques, d'un lyrisme exaspéré où hommes et bêtes s'affrontent dans un énorme balancement de masses géantes, par traits fulgurants, par coulées sanguinolentes. On a l'impression d'une lutte véritablement physique entre le peintre et ce qui n'est plus désormais son sujet mais le prétexte à faire essorer, de gré ou de force, l'essence violente des sentiments par tous les pores de la matière et à accorder cette violence à l'instinct des choses. Dans ce combat les formes éclatent, se défont, s'écrasent; une rage imprévue saisit Rebeyrolle, ce contemplatif jusqu'ici débonnaire, et le pousse à détruire ce qu'il avait adoré. Le pire est qu'il se sert, dans cette horrible besogne, des mêmes procédés que les gens d'en face, les abstraits; il prône le geste, écrase la tache, laisse couler la matière, brouille les cartes. Affolés, les critiques réalistes qui l'avaient défendu, crient au renégat, au sacrilège, tandis que les supporters du non figuratif l'accusent de se mettre du côté du vent. Rebeyrolle poursuit sa route; désormais sa conquête du réel n'est plus une affaire de vision mais de possession, il ne regarde plus le monde en spectateur, il participe à son intense création, à ses phénomènes, il fait corps avec la nature et, lentement, patiemment, dans ses effusions chaudes et grasses, pleines d'élans, de remous, de frissons, il introduira l'homme à la fois souverain et prisonnier d'un monde fruste et somptueux, informe et plein.

Ses nus, ses couples continuent à diviser les aristarques et « le Lit » inquiète, selon ses propres termes, le plus obtus d'entre eux qui ne voit pas sans tristesse Rebeyrolle échapper à Courbet pour tomber entre les pattes de Fautrier. Si c'était si simple! L'étonnant, devant ces toiles volontiers ambiguës, comme inquiètes elles-mêmes d'être si troublantes dans leur absence évidente d'accomplissement, c'est que l'on y devine un curieux à l'affût; le peintre semblable au chasseur tapis dans le bois, attentif à ce qui va surgir, fait confiance au mystère; ce qui en sera délivré guidera son instinct ou décevra son impatience. S'il nous donne parfois l'impression de poursuivre son double, ce n'est pas pour l'appréhender mais pour le mieux connaître, comme il cherche également à mieux connaître les phénomènes avec lesquels il se mesure. Les problèmes des rapports de l'homme avec le réel et avec la peinture passionnent les artistes depuis longtemps. Rebeyrolle y ajoute une préoccupation qui lui est personnelle et qui consiste à saisir en même temps l'individu dans la réalité et le peintre dans le tableau. Ce à quoi il s'emploie par une série de constructions et de destructions, autant de paliers successifs au tableau. Il serait intéressant de comparer, dans ce domaine, sa démarche à celle de Lapoujade.

Rebeyrolle n'a pas quarante ans. Le peintre contemporain, dit-il, a tout fait sauf des figures. C'est un terrain vierge parce qu'il est facile de casser les formes de tous les objets sauf de la figure. Repenser la figure par l'intérieur est un travail passionnant à accomplir. Sa récente exposition chez André Schœller venant après celles où il montra en 1961 et 1962 ses paysages et ses nus traduisait des recherches qui ne sont pas, chez lui, le fruit d'une évolution mais le développement de son investigation et de son

Paysage (1964). « Recommencer à peindre, déclare Rebeyrolle, c'est regarder. Des qu'il y a un trou, un manque de passion ou une petite surface, c'est fini. » Ses récents paysages continuent à être inspirés de ceux d'Eymoutiers où il a passé son enfance, mais il s'y ajoute ceux de Champagne où le peintre a acquis une maison.





Paysagiste (1965). Rebeyrolle fait le portrait d'un peintre, c'est-à-dire de lui-même, dans un paysage et le portrait d'un paysage à travers un homme; c'est dans l'un et l'autre cas la même poursuite de la réalité visuelle qui l'obsède et qu'il exprime avec un langage véhément, bouillamment charnel.

interrogation du réel. L'ensemble qu'il présenta l'an dernier à Londres, à la Marlborough Gallery, était plus symptomatique de ce développement grâce à la confrontation de toiles importantes comme « le Lit » de 1961, « la Truite » de 1962, « la Grenouille » de 1963 et de plusieurs couples et nus de 1964: il s'agissait moins, semble-t-il, d'une succession ou d'une rencontre de formes réelles que d'une somme de sensations éprouvées au contact d'êtres ou d'actes bien définis, dans leur environnement ou sous leur influence : prises au piège de Rebeyrolle elles devenaient présences. Alors même que nous nous attendions à des métamorphoses, le peintre restait volontairement sur le seuil; il ne prenait possession du phénomène qu'il suscitait, paysage ou figure, que pour en arrêter l'évidence; libre à nous de participer à cette effusion ou de la refuser. Mais on peut se demander au nom de quoi un critique a pu écrire à propos de ses « Paysages et paysagistes » que Rebeyrolle compromet tragiquement des dons magnifiques? Alors même que ce sont juste-

ment ces dons qui l'ont aidé à parvenir à cette éclatante richesse, à ce panthéisme somptueux où le peintre représente son double - on aimerait pouvoir écrire : son signe - en train d'orchestrer la foisonnante et luxuriante nature dans laquelle les souvenirs du Limousin natal se mêlent aux sensations des paysages de Champagne récemment découverts. Que fait-il, ce paysagiste au visage rougeaud, à la tignasse blonde avec son bedon confortable et ses bras un peu courts en formes de tiges bleues. Il peint bien sûr. Vous voyez là sa toile, son chevalet et son pot de céruse, que voulez-vous de plus? Au fond, quelle que soit la façon de dire les choses, déclare Rebeyrolle, on ne dit jamais que ce qu'on est...

Personnifier l'être humain dans son activité, dans son milieu est un problème qui le passionne comme le passionnent tous les problèmes où il peut prononcer à voix haute devant la toile les mots de «figure», « visage», « réalité », « nature », « portrait », comme ces mystiques qui, devant les spectacles de l'univers, ne se lassaient pas de répéter de nom de Dieu.

Je suis un peintre naturaliste préoccupé de détails, dit Rebeyrolle. Je ne me sens pas capable de dépasser honnêtement mes obsessions, mes préoccupations...

Au plus fort de l'inflation abstraite comme aujourd'hui où le retour à la figuration le « rassure », selon ses propres termes, il poursuit, impavide, apparemment peu sensible aux louanges et aux critiques, à la fortune et à la gloire, l'ouvrage naguère entrepris; il a toujours été, depuis l'époque de la Ruche, une sorte de chef de file, de caïd de la jeune peinture dont il campe le personnage avec une autorité débonnaire, péremptoire et familier à la fois, sachant, ce qui n'est pas courant, de quoi il parle et ce qu'il dit. Il est possible que son évangile, auquel il est fidèle depuis près de vingt ans, engage une part capitale de notre avenir : Je fais les choses que je vois, que je regarde. Je les regarde sans arrêt et toujours et, au fur et à mesure que je les regarde, j'y découvre des choses nouvelles...

Pierre CABANNE.